

« Erotisme » dans des œuvres d'Aloïse Corbaz et de Friedrich Sonnenstern selon les psychiatres Hans Steck et Alfred Bader

Par Nicole Choquard, historienne

Les thèmes érotiques ou amoureux, et plus généralement les questions du corps et de la sexualité, sont au même titre que d'autres sujets (vie, mort, maladie, famille, santé, nature, etc.) présents dans les archives psychiatriques, quels que soient les scripteurs. En effet, dès 1850, des aliénistes se sont intéressés aux dessins et écrits de malades mentaux et ils ont constitué des collections dans divers asiles en Europe et aux Etats-Unis. Au 20^{ème} siècle, à l'Hôpital de Cery, les psychiatres Hans Steck, (1891-1980) puis Alfred Bader (1919-2009) ont conservé et étudié des œuvres de patients. Des reproductions d'écrits et de dessins, de même que des documents médicaux ou administratifs sont exposés dans le hall des ACV. Compte tenu de l'application des lois protégeant les données personnelles, les travaux effectués par les patients de Cery sont présentés ici de façon anonyme.

Or, deux figures majeures du monde artistique ont fait l'objet d'études psychopathologiques de la part des psychiatres qui ont, entre autres aspects, souligné la dimension érotique de ces peintures. Ces patients, auteurs autodidactes, étant reconnus officiellement, leur identité et leur histoire personnelle sont diffusées dans le grand public. Il s'agit des œuvres d'Aloïse Corbaz (1886-1964), qui ont intéressé Jean Dubuffet pour la Collection de l'art brut depuis 1945, et de celles de Friedrich Sonnenstern (1892-1982), qui ont été montrées lors de « l'Exposition internationale du surréalisme » en 1959 et également exposée cette année-là par Dubuffet. Soulignons que les œuvres de ces deux artistes majeurs ont été commentées dans des publications récentes, en 2012 pour A. Corbaz et en 2013 pour F. Sonnenstern.

Deux classeurs complètent cette exposition. Quelques écrits des auteurs ou à leur propos (par des artistes et des psychiatres) situent la dimension « érotique » de ces peintures dans les contextes psychiatrique et artistique de cette époque. Le texte biographique est une synthèse à partir de diverses sources, autobiographique, juridique, médicale, artistique et médiatique.

L'art d'Aloïse Corbaz et les textes de Hans Steck

Née à Lausanne en 1886 dans une famille de six enfants, elle perd sa mère à l'âge de 11 ans. Elle poursuit sa scolarité jusqu'à ses dix-huit ans, elle fréquente des cours à l'Ecole professionnelle de couture et des cours privés de chant qui l'initient au répertoire de l'opéra. Elle travaille ensuite en tant que surveillante dans divers pensionnats lausannois et en 1911, elle vit une relation amoureuse avec un prêtre défroqué qui était venu, quelques années auparavant, étudier la théologie à Lausanne. L'histoire raconte que cette liaison est interrompue par Marguerite, la sœur d'Aloïse, qui organise pour elle un déplacement à Potsdam, en Allemagne. Aloïse travaille alors en tant que gouvernante d'enfants chez le chapelain de Guillaume II, le pasteur Henninke. Elle tombe amoureuse de l'Empereur, élan qui va inspirer le thème de certains de ses écrits et de ses peintures. C'est à la suite de la déclaration de la guerre en 1914 qu'Aloïse rentre à Lausanne.

Quelques temps après, en 1917, on apprend qu'Aloïse manifeste « des troubles mentaux », qu'elle crée de l'agitation et qu'elle fait de la propagande « religieuse, antimilitariste et végétarienne », signant ses lettres en tant que « pacifiste magnanime et antimilitariste ». Le 20 février 1918, Aloïse est hospitalisée à Cery puis, en 1920, elle est transférée à la Rosière, à Gimel. Hans Steck fait sa connaissance à cette époque et s'intéresse de près à ses dessins et à ses écrits, dont il assurera la conservation lorsqu'il sera nommé directeur de Cery en 1936. Certaines lettres seront intégralement transcrives et publiées par Jacqueline Porret-Forel en 1966, puis en 2004. Dans les missives intitulées « Fête des Vignerons » et « A Mademoiselle Rosine », on peut lire les mots de l'amour et de la séduction.

Je t'ai ravie à Pavia en Somnenbula =Zaïra ds le sérail mon beau vaisseau d'amour Opérette Marinella vient dans mes bras chanter jusqu'au jour danser dans ta robe d'amour la rumba d'amour Rosita Manon bouquet de fleur de lumière d'artifice dans la main - (2004, p. 145)

C'est l'amour qui s'avance en chantant tout bas là-bas au bord de la Riviera. [...] De son front virginal vient de tomber une couronne de boutons de fleur d'oranger elle prie pardonne et puis s'endort dans un baiser en Impératrice des roses - étendues sur les roses à Meyerling. (2004, p. 155)

J. Porret-Forel, qui a découvert l'art d'Aloïse lors des présentations cliniques de Steck à Cery, retrouve cette patiente en 1941 lors d'une consultation en tant que médecin de campagne à la Rosière. Jean Dubuffet s'intéressant à l'art brut et ayant vu des œuvres de patients dans plusieurs hôpitaux psychiatriques suisses en 1945, J. Porret-Forel lui apportera des dessins d'Aloïse en 1946.

Dès l'après-guerre les psychiatres et les artistes organisent en alternance des expositions à Paris, où ses tableaux figurent parmi ceux des exposants:

"Exposition d'œuvres de malades mentaux", Hôpital Sainte-Anne, février 1946;
 "Inauguration au Foyer d'art brut, Galerie René Drouin, novembre 1947;
 Galerie René Drouin à l'occasion de la fondation de la "Compagnie de l'art brut", décembre 1948;
 "L'art brut préféré aux arts culturels", Galerie René Drouin, 1949;
 "Exposition internationale d'art psychopathologique", Hôpital Sainte-Anne, 29 septembre - 22 octobre 1950.

De 1941 à 1958, la plupart des dessins sont conservés, bien que la patiente les distribue parfois autour d'elle à des personnes qui mettront certains dessins en vente. Sous la direction de Steck, paraît en 1953 la thèse de J. Porret-Forel « Aloyse ou la peinture magique d'une schizophrène », Lausanne, Jaunin. Cette étude est partiellement reprise dans « Aloïse », Publications de la Compagnie de l'Art Brut, fascicule 7, Paris, 1966. En 1961, Steck signe avec Alfred Bader « Les petits maître de la folie », dans lequel figure son texte « La mentalité primitive et la pensée magique chez les schizophrènes ». Il y résume l'essentiel de ses théories sur l'existence d'un parallélisme schizo-primitif, telles qu'il les a élaborées dès les années 1920 à partir des théories évolutionnistes et psychologiques et à partir de l'ethnologie de Lévy-Bruhl. Sur cette thématique, il rédige plusieurs articles et conférences qui, avec des textes inédits, se trouvent dans le fonds ACV PP 1032/10.

En 1963, certains tableaux sont exposés au Musée cantonal des beaux-arts, au Palais de Rumine, avec les œuvres d'autres artistes de la « Société romande des femmes peintres et sculpteurs ». Aloïse Corbaz, qui ne cesse de dessiner, décède à la Rosière l'année suivante, le 5 avril 1964.

Alors que des images sont tournées de son vivant, le film « Le Miroir magique d'Aloyse » de Florian Campiche, commenté par Alfred Bader, est monté en 1967, 26'. En 1975, dans

le volume 22 de « Psychopathologie de l'expression. Une collection iconographique internationale », éd. Sandoz, Steck livre le texte consacré à « Aloyse » où il ne manque pas de souligner l'érotisme de certaines figures. Les reproductions des planches en couleur sont ici exposées, le texte de 8 pages est intégralement donné en annexe.

On observa, surtout dans les années 1922 et 1923, des états d'excitation érotiques, accompagnés de propos obscènes, son agressivité se dirigeant surtout contre le médecin. (1975, p. 3)

L'ensemble de sa production révèle que le thème de son délire, le centre de ses pensées et de ses désirs est toujours l'amour et surtout l'amour érotique. Les nombreuses inscriptions, incorporées dans ses tableaux comme sur des peintures du moyen âge, indiquent que son érotisme est intimement lié à la mystique et au monde des grands. Son délire schizophrénique concrétise ainsi la grave perturbation de ses instincts, son insatisfaction sexuelle et érotique. Le couple amoureux reste le thème principal, où la femme est proéminente dans son opulence, tandis que l'homme, sauf s'il est Guillaume II, Napoléon ou le Pape, est figuré petit, comme consort, souvent enfermé dans un médaillon porté par le collier de la dame, ce qui nous montre la fine ironie d'Aloyse (1975, p. 4).

Les œuvres d'Aloïse appartiennent à la Collection de l'art brut et au Musée cantonal des beaux-arts, au Musée des beaux-arts de Soleure, au Lille Métropole Musée d'art moderne, d'art contemporain et d'art brut, et à des collectionneurs privés. Pour toute information complémentaire, nous renvoyons le lecteur au catalogue raisonné consacré à l'art d'Aloïse qui est paru sous forme électronique accessible sur le site www.aloise-corbaz.ch, effectué en collaboration avec l'Institut suisse pour l'étude de l'art, SIK ISEA.

L'art de Friedrich Sonnenstern et les textes d'Alfred Bader

L'artiste Friedrich Schröder Sonnenstern (1892-1982), comme l'indiquent les diverses sources (autobiographiques et institutionnelles), bien que marqué par des difficultés familiales, comportementales et sociales, se livre à une intense activité de peintre autodidacte à l'âge de 57 ans. Reconnu dès les années 1950 par le milieu artistique, il décède néanmoins dans des conditions de précarité à 90 ans.

Il est né en 1892, dans la région du Tilsit, 2^{ème} dans une famille de 13 enfants, dont les parents sont touchés par des problèmes d'alcoolisme et par une certaine fragilité psychique. Peu soutenu, décrit comme « dépravé, contestataire » par l'instituteur de Kaukehmen, il commet des vols et fait, dès l'âge de 14 ans, plusieurs séjours en maison de correction, mais aussi des tentatives d'apprentissage, en tant que jardinier, puis dans une métairie. Selon son propre témoignage, il subit des abus sexuels.

A 20 ans, il montre des états d'excitation, des idées de grandeur et délirantes, pour lesquels il est interné à Allenberg, où on lui diagnostique une démence précoce.

Dès qu'il sort, il est arrêté pour mendicité, débauche et vagabondage. Mobilisé en 1915, il est rapidement déclaré inapte après une brève période d'observation à l'hôpital psychiatrique de Königsberg, puis il sera mis sous tutelle en 1918 pour maladie mentale. Transféré à la clinique psychiatrique de Tilsit, puis à celle de Tapiau, il retourne chez ses parents d'où il « disparaît » pour se rendre à Berlin l'année suivante.

Vivant sous le nom d'emprunt « Gustav Gnass », il se déclare naturopathe, magnétiseur et astrologue. Selon le rapport de police, il fonde une secte chrétienne sous le nom d'« Eliot le roi soleil » ou « Eliot l'ami des enfants » qui réunit des milliers adeptes. Dans ses textes autobiographiques des années 1920, à 30 ans, il décrit ses premières expériences hétérosexuelles. Alfred Bader cite, à partir du dossier du patient, que les

psychiatres soulignaient que «la défécation joue un rôle important ». En 1924, il rencontre la voyante Martha Möller et se déclare « psychographologue », pratiquant la divination, le magnétisme curatif, l'astrologie, mais également l'escroquerie professionnelle. En 1930, connu sous l'identité de « Geheimrat Professor Dr. Phil. Elliott Gnass von Sonnenstern », il est arrêté pour extorsion de fonds, puis emprisonné, car l'expertise médico-légale ne confirme pas l'existence d'une maladie mentale. Après sa sortie, il est à nouveau condamné pour pratique illégale de la médecine « magnétopathique ».

De novembre 1933 à février 1934, il est admis à l'hôpital psychiatrique de Neustadt in Holstein, où, écrit-il, il rencontre le peintre Hans Ralfs qui l'incite à dessiner. Effectivement, 18 dessins signés sont retrouvés dans le dossier du patient.

Il n'existe aucune trace dans les archives médicales ou juridiques à partir de cette époque. En 1937, il aurait travaillé dans un dépôt d'armes, puis, pendant la guerre, il dit qu'il a passé 4 ans dans les camps, sous les bombardements. En 1942 il réussit à s'enfuir pour rejoindre Martha Möller à Berlin. Il aurait survécu en vendant du vieux bois.

Dès 1948, il réalise des petits dessins en couleur d'inspiration scatologique et sexuelle pour illustrer ses textes, contes, poèmes, chansons et aphorismes qu'il signe du nom de Schröder Sonnenstern¹.

Vers 1950, il rencontre le peintre autodidacte Juro Kubicek qui s'intéresse à ses dessins, puis le galeriste Rudolf Springer qui l'incite à produire de plus grands formats et achètera une vingtaine d'œuvres. La galerie Springer, où sont exposés les travaux de Masson, Miro, Calder, Bellmer, Ernst, Arp, commence à vendre les œuvres et à en diffuser des photographies en 1955. Face à la demande croissante des collectionneurs, des étudiants des Beaux-Arts l'aident à réaliser ses peintures, dont il ne fait parfois que des copies en variant quelques couleurs. En été 1959, Jean Dubuffet montre chez Alphonse Chave à Vence certains tableaux avec ceux d'une quinzaine d'auteurs de l'Art brut. Mi-décembre s'inaugure à la galerie Daniel Cordier « l'Exposition interNatiOnale du Surréalisme (EROS) », dont le catalogue « Boîte alerte. Missives lascives » rassemble les textes et dessins de 32 auteurs. Bellmer introduit et traduit le texte autobiographique de Sonnenstern qui écrit : « la plupart de mes professeurs de l'Académie des Beaux-Arts de Berlin-Ouest m'ont traité avec mépris. On a voulu m'interdire l'entrée des bâtiments, sous prétexte que je semais le trouble parmi les étudiants par mes discours et mes travaux, qui, de plus, seraient pornographiques. »

En 1961 a lieu à Berlin sa première exposition personnelle. A nouveau, il engage une assistante, puis une deuxième afin de l'aider techniquement. Il dirige les compositions verbalement, signant uniquement le tableau. Artiste de renom, il a souvent « 10 000 marks en poche », ce qu'il gérera de plus en plus difficilement.

Néanmoins son art retient l'attention des historiens d'art et des journalistes, au niveau international. Bader, qui découvre dans les années 1960 l'art de Sonnenstern dans le catalogue de l'« Exposition interNatiOnale du Surréalisme », a collectionné les coupures de presse à son sujet (ACV, PP 1033/26-30). En 1962, paraissent les ouvrages de Carl Laszlo à Bâle, et ceux de Peter Gorsen à Francfort. En 1963 le cinéaste Ernest Ansorge et Bader tournent le premier film documentaire sur Sonnenstern pour Sandoz,

¹ Bader publie une partie de ces textes en 1974, puis Peter Gorsen, André Heller, Friedensreich Hundertwasser, Gerhard Jaschke, Hermann Schürer en livrent une version plus complète en 1981. Voir les aphorismes sur le thème de l'amour, p. 54-55.

« Sonnenstern, le Moralunaire », film de 25 ' monté en 1964, puis de 9' en 1972 (ACV PP 1033/49). En 1970 paraît le volume 14 de « Psychologie de l'expression. Entre Eros et Thanatos», éd. Sandoz, consacré à l'art de Hans, de Giovanni Battista et de Friedrich Sonnenstern. Quatre planches en couleur accompagnent le résumé de la biographie de l'artiste. Bader, dont le texte est intégralement reproduit en annexe, cite également des passages de l'analyse que Peter Gorsen a faite en 1969 :

Dans « l'agglutination grotesque » de caractères sexuels féminins et masculins, cette situation conflictuelle serait représentée artistiquement sous une dénomination sexuelle. Dans son journal intime fourmillant de désirs à caractère sado-anal et de fantaisies de défécation, il n'y a pas trace d'unions hétérosexuelles alors que leur représentation inconsciente sert justement de thème principal aux peintures symboliques. (cité à partir du texte de Peter Gorsen, « Das Schizophrene als Kunst-Der Fall Friedrich Schöder-Sonnenstern », in *Das Bild Pygmalions*, Rowohlt-Paperback No 76, Hamburg, 1969).

Puis, en 1973, Bader publie « Geisteskranker oder Künstler ? Der Fall Friedrich Schröder-Sonnenstern ». Adoptant la perspective de la psychopathologie de l'art, il croise les sources autobiographiques, médicales et juridiques afin de décrire l'existence d'une corrélation entre les diverses données. En attestent les documents personnels de Bader (photographies, films, publications, correspondance et archivages des articles de presse) qui établit dès cette époque une relation privilégiée avec l'artiste. Parmi les nombreuses publications, retenons l'ouvrage récent de Klaus Ferentschik et Peter Gorsen, « Friedrich Schröder-Sonnenstern und sein Kosmos », Parthas, Berlin, 2013, où les auteurs se livrent d'une part à une biographie factuelle, d'autre part à une analyse du « mythe de Schröder-Sonnenstern »².

Reprendons le fil de son histoire. En 1964, suite au décès de sa compagne Martha Möller, la situation de Sonnenstern se précarise en raison de l'addiction à l'alcool et de ses dépenses illimitées. Il signe lui-même ses tableaux, voire des cartons encore vierges qui sont des faux parce qu'ils sont peints par ses assistants. L'un d'eux, Jes Petersen, produira des enregistrements sonores d'interviews de l'artiste. En raison du travail de faussaires et de diverses escroqueries, l'artiste perd la confiance des galeristes, puis il doit quitter son appartement en 1967. Il se retrouve hospitalisé pendant 3 mois à la clinique psychiatrique de Berlin depuis décembre 1968. Puis il occupe un logement qu'il « paie » en fournissant un tableau par mois. Il emménage dans l'appartement de ses « assistants – faussaires ». Dès 1972, sur la scène culturelle, des publications et des expositions de son œuvre se tiennent à Hambourg, Berlin et Hanovre.

En 1974, il est à nouveau interné en hôpital psychiatrique où il peint sa dernière œuvre : « L'éternel féminin nous attire en haut ». Pour ses 82 ans, son assistant Jes Petersen publie un numéro spécial consacré aux images et aux textes de l'artiste, où est mentionné « Rédaction : Collège de 'Pataphysique, copyright 1974 by Édition pour la littérature étrangère, Pékin », alors que le Collège de Pataphysique n'est pas véritablement impliqué dans cette publication. Les ventes de faux sont encore florissantes malgré les informations et la diffusion télévisée du documentaire intitulé « Le Vieil Homme et les faussaires » en 1976. Progressivement le marché de « ses » œuvres s'effondre.

Il décède en 1982, à l'âge de 90 ans.

² <https://ursulatraduction.wordpress.com/2015/02/08/lunivers-de-friedrich-schroder-sonnenstern>

Sources et remerciements

- Les archives psychiatriques de Hans Steck et d'Alfred Bader ayant été données aux ACV en 2015, les sources utilisées sont répertoriées dans la base de données DAVEL, « Description des Archives cantonales vaudoises sous forme électronique ». Les intitulés complets des tableaux et des photographies dont les reproductions sont exposées sont consultables dans les 2 classeurs A3.
- Daniela Vaj, de la bibliothèque de l'Institut universitaire d'histoire de la médecine et de la santé publique, avenue de Provence 82, Lausanne, qui a enregistré les bibliothèques privées de ces deux psychiatres de même que les anciens ouvrages de la bibliothèque psychiatrique de Cery.
- Sarah Lombardi, de la Collection de l'art brut, Lausanne, pour le prêt des portraits photographiques d'Aloïse Corbaz, effectués par Henriette Grindat.
- Anne Bellanger, conservatrice-restauratrice, et Olivier Rubin, photographe, qui ont assuré la préparation et l'installation des pièces pour l'exposition.